

éclairé par leur parenté avec la dominante existentielle de la descente.

### 1° Le repas eucharistique

...la coupe, tirée de la création, il l'a déclarée son propre sang, par lequel se fortifie notre propre sang, et le pain, tiré de la création, il l'a proclamé son propre corps, par lequel se fortifient nos corps.<sup>1</sup>

Nous avons eu maintes occasions de voir combien les textes d'Irénée sont saisissants par l'abondance de leurs images. Mais c'est surtout lorsqu'elles parlent de la venue du Verbe dans sa création, dans la chair des hommes, que ces images trahissent une richesse presque embarrassante: leur densité corporelle, leur enracinement dans la vie quotidienne, exigent que l'on ne perde pas de vue l'humanité de l'homme en cherchant la signification de l'humanité de Dieu. A cet égard, les textes sur l'eucharistie sont parmi les plus étonnants que l'on puisse trouver sur ce thème dans la littérature chrétienne. **Visant toujours un sens formellement spirituel, ils sont en même temps allusions sans équivoque aux gestes concrets de la manducation.** Par conséquent, ces gestes portent leur propre secret dont on ne peut faire l'économie sans **passer à côté du sens auquel ils nous renvoient.** Commençons alors avec le manger et le boire -- actes par lesquels l'homme incorpore les choses du monde alors que lui-même est incorporé au monde.

1) Dans son étude fouillée sur la signification du repas, E. Barbotin dit très justement: **"Manger est un acte de foi en la vie et en l'avenir de l'homme."**<sup>2</sup> C'est pourquoi le phénomène mondial de la faim représente non seulement l'extrême limite de la misère humaine mais -- au niveau de la signification -- une attitude de désespoir de la part de l'humanité. C'est donc par rapport à l'insatisfaction engendrée par la faim que l'homme prend conscience de sa finitude et de ses faiblesses. **Besoin quotidien qui assure la continuité de sa vie et de ses forces, la nourriture est directement liée au travail de l'homme, à son "gagne-pain".** Par conséquent, privé de la possibilité de travailler à cause des circonstances ou de l'incapacité de son propre corps, il se trouve atteint, et dans sa dignité, et dans sa véritable existence. Il faut bien alors **tirer de la création la coupe et le pain qui fortifie le corps,** comme dit Irénée à la suite de la Genèse: "A force de peines tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie" (Gen. 3, 17).

1) A.E. V, 2, 2, p. 33.

2) E. Barbotin, op. cit., p. 296.

Plus profondément encore, la nourriture vérifie les liens vitaux de l'homme avec le monde: s'il mange son pain à la sueur de son visage, c'est parce qu'il est lui-même tiré de la terre (Cf. Gen. 3, 19). Plus que toute autre chose appartenant au monde extérieur, l'aliment est destiné à construire son intérieur: la nourriture "passe de ce que j'ai à ce que je suis, de l'ordre de mon avoir à l'ordre de mon être. Jamais l'avoir ne manifeste aussi clairement la relation essentielle à l'être des personnes".<sup>1</sup>

La partage de la nourriture avec d'autres hommes ajoute une dimension radicalement nouvelle à l'acte primordial de manger. Les hommes rompent la solitude de leur vie en rompant leur pain ensemble. Engagés dans le même acte indispensable à leur subsistance, ils se reconnaissent mutuellement, confessant ainsi leur humanité commune. Lorsqu'on est invité à la table d'autrui, dans les lieux privilégiés de sa vie privée, cette reconnaissance atteint un degré encore plus élevé car l'invité est accepté non seulement dans son humanité mais dans son individualité particulière. Face à son hôte, il n'appartient plus à la masse anonyme, sans visage. Accueilli à la table de l'ami, il accepte de descendre en lui-même, dans son intimité propre pour rencontrer l'autre à une nouvelle profondeur d'amitié.

Dans la communion ainsi créée, l'acte de manger n'est plus uniquement un geste de conservation; il dépasse de beaucoup la simple alimentation du fait que le rapport intime entre le corps et les mets devient symbole du dialogue avec autrui: celui-ci est incorporé dans une nouvelle relation où l'intérêt n'est plus concentré sur les éléments à consommer mais sur la communion à approfondir -- échange rendu possible par la convivialité de la table. C'est ainsi que le partage de la parole, comme celle de la nourriture, fortifie chacun des convives parfois jusqu'à la naissance de nouveaux rapports entre eux. Dans le climat détendu du repas, les hommes se dévoilent en laissant tomber les masques qu'ils portent d'habitude devant l'étranger. Ainsi, la présence physique des hommes autour de la même table donne-t-elle accès à une communion au niveau du coeur et de la pensée.

Cette mystérieuse affinité entre la manducation et la parole, la Bible avait déjà l'occasion de la remarquer. La parole qui entre en l'homme peut être une véritable nourriture pour son bien<sup>2</sup> mais aussi

1) E. Barbotin, op. cit., p. 298.

2) Cf. Ez. 3, 2-3.

pour son mal.<sup>1</sup> En effet, les invités peuvent se refuser mutuellement tout en restant ensemble. A ce moment-là les visages se referment; la parole comme les mets perdent leur saveur et leur pouvoir créateur. Dans un tel climat, le silence ou le mot sec reflète l'isolement où chacun s'enferme. On "remonte à la surface" des rapports conventionnels, voire de l'incompréhension ou de la haine.

Il arrive souvent que le pouvoir révélateur propre à la table réussisse à renverser la gêne initiale que ressentent les convives pour entrer en dialogue. Il se peut même que la brève rencontre du repas se prolonge dans des amitiés profondes qui vont jusqu'à la formation de groupes durables. En effet, le repas, acte social par excellence, permet aux communautés de se promouvoir et de se reconnaître -- d'où le climat de fraternité et d'amour qui règne autour de la même table, d'où aussi la possibilité d'en faire un signe de distinction. C'est sans doute pour cette raison que le repas est devenu un des signes les plus expressifs de l'acceptation ou du refus de l'autre.<sup>2</sup>

Dans la nourriture partagée, chacun des convives est confirmé dans sa valeur personnelle et dans les liens qui le rendent solidaires des autres. Le plaisir déjà attaché à l'acte de manger est ici porté à son comble et converti en célébration: la joie d'être ensemble s'exprime particulièrement autour de la table. Mais ces moments de communion avec autrui, ressentis souvent comme un arrêt provisoire du temps, représentent aussi un premier pas vers la cessation définitive du temps. Le paroxysme de la communion entre les hommes vivants présage leur dernière rencontre dans l'absolu de la mort -- absolu qui est, pour le croyant, la rencontre définitive avec la Vie. Par conséquent, à ses yeux, la table du Seigneur est, en germe et espérance dès ici-bas, le signe efficace de cette communion à venir.

2) Si les textes d'Irénée sur l'eucharistie visent constamment la plénitude de la vie, ils ne perdent pas de vue ses débuts fragiles. En ce sens, le discours d'Irénée sur les bienfaits divins est toujours un discours sur l'humanité de l'homme. L'"Adam-enfant" apparaît dans ces textes comme un référent de premier ordre pour évoquer la nécessité humaine du temps. Fidèle au sens qu'il voit dans le symbolisme spirituel de l'enfance -- l'incapacité chez l'homme de saisir directement et immédiatement les réalités divines -- Irénée insiste sur le fait que

1) Cf. Osée 10, 13.

2) Cf. Gal. 2, 12.